

# LE BRICK D'EBÈNE

PAR

**GEORGES PRADEL**

DEUXIÈME PARTIE

## L'OFFICIER BLEU

V

VICTIMES D'AMOUR

— Mon enfant, — lui dit M. Mérian, — vous me ferez beaucoup de peine en me parlant ainsi de votre belle-mère... Sans doute, un homme a toujours tort de se remarier et de donner une belle-mère à sa fille; mais la vôtre, avec un sublime dévouement, a soigné votre malheureux père, elle a été admirée de tous, elle a conquis l'estime générale... Vous avez été très exaltée... — votre père m'en a maintes fois parlé; — pendant un moment... vous étiez devenue plus raisonnable et plus sage... Ne dites donc pas quoi que ce soit de la comtesse de Roquevère, personne ne vous croirait, et tout le monde vous tournerait le dos. Il ne fallait pas y revenir, Etienne

était seule, livrée à sa belle-mère et à l'amant de celle-ci.  
Pour se consoler, elle n'avait que les lettres de son fiancé. Celui-ci menait à Paris, la vie la plus régulière. Il voyait Etienne et à la promenade, au Bois, il lui écrivait tous les jours des lettres toutes pleines de la plus pure, de la plus inaltérable affection.  
Il attendait patiemment que Mlle de Roquevère pût devenir sa femme! Et aucune épreuve ne lui coûterait pour atteindre à ce bonheur...  
La conduite de la comtesse à l'égard de sa belle-fille était en tous points édifiante.  
Elle ne cessait de jouer la plus merveilleuse des comédies, l'entourant devant le monde, comme dans le particulier, des soins les plus affectueux.  
Si Etienne n'avait été certain de la conversation entendue par elle-même dans le pavillon du garde, elle se fût demandé si son ancienne institutrice ne lui portait réellement pas une véritable affection.  
Elle eut bientôt la raison de ce rôle si bien joué par l'infamale créature.  
Le docteur Carl Warton était naturellement resté l'ami intime de la comtesse de Roquevère.  
Etienne s'aperçut bientôt qu'il se rapprochait insensiblement d'elle et lui faisait une cour assidue.  
Aussitôt, elle courut chez M. Mérian. Oh! cette fois encore les précautions avaient été bien prises.  
Cette canaille de Carl Warton, qui suivait lentement et sûrement son

idée, avait prévu le subrogé-tuteur d'Etienne.  
Avec lui, il avait eu nombre d'entretiens confidentiels, lui montrant un Carl Warton bon, aimant, fait de charité et de douceur.  
— Si vous saviez combien cette malheureuse enfant m'intéresse, — répétait-il à M. Mérian, — si vous saviez quels constants efforts je fais pour l'arracher à l'effroyable affection malsaine qui la menace encore!  
Et avec un hochement de tête plein d'espérance, le docteur Warton ajoutait:  
— Oh! j'y arriverai! Je triompherai!  
M. Abel Mérian était un homme de moyenne stature, un peu faible, d'un esprit facile et charmant.  
Il habitait l'hiver un spacieux hôtel dans le faubourg Saint-Honoré, et l'été le château de Bridailles, où il entretenait une chasse superbe, la chasse de Follainville.  
Ayant amassé une grande fortune, il menait grand train, aussi bien à Paris qu'à la campagne, avec sa femme, une créature charmante, un peu malade, qui s'était laissée emporter par les charmes de la comtesse Eléna de Roquevère.  
Tout se réunissait donc contre la pauvre Etienne, et M. Mérian n'accueillait pas mieux, cette fois, ses condoléances.  
— Encore un autre dada, — se dit-il. Et il congédia la jeune fille avec de bonnes paroles et une admonestation très douce.

— Du calme, du calme, mon enfant, vous avez une belle fortune, contentez-vous donc d'être heureuse sur cette terre et n'allez point chercher midi à quatorze heures.  
Ce que cherchait Eléna et son complice, eux, c'était l'accaparement de la fortune d'Etienne.  
Et, tout doucement, ils étaient en train d'arriver à ce résultat.  
Mlle de Roquevère était en deuil, les réceptions étaient naturellement suspendues. L'hôtel de l'avenue de Villiers fermé.  
Fort heureusement pour Etienne, elle avait son service particulier. Sans doute, l'insupportable Caliche était toujours chargée de veiller sur elle; mais elle possédait son coupé, sa victoria, son cheval de selle et sortait en voiture avec une femme de chambre quelconque, ou suivie d'un vieux domestique lorsqu'elle se promenait le matin au Bois.  
Là, elle était certaine de rencontrer Guy de Blossac; alors elle descendait et, s'écartant de quelques pas, elle pouvait échanger des phrases bien courtes avec son fiancé.  
— Vous m'aimez toujours? Vous m'aimez toujours?...  
D'ailleurs, inutile d'insister, n'est-ce pas, le dialogue des amoureux n'est-il pas toujours le même?  
Ils se contentaient de ce peu, espérant en des jours meilleurs.  
L'année de deuil, qui suivit la mort du comte, s'écoula ainsi.  
Pendant l'été, Eléna avait prétendu

faire un voyage en Suisse, et Etienne se voyait dans l'obligation d'accompagner sa belle-mère.  
Là, plus de lettres, plus de correspondance, Caliche et Eléna surveillaient étroitement la jeune fille; mais celle-ci reprit sa liberté relative aussitôt rentrée à Paris.  
Guy de Blossac était toujours le même, toujours aussi fidèle, toujours aussi épris.  
Il avait réussi à se faire présenter chez M. Mérian, et là il rencontrait parfois avec bonheur sa bien-aimée Etienne.  
Ni Eléna, ni Carl Warton n'ignoraient ce qu'ils appelaient « l'amour » de la jeune fille. S'ils toléraient même ses allées et venues, c'était pour ne point exagérer celle-ci, par cette raison que l'on ne tient nullement à pousser à bout une charmante petite créature possédant des millions.  
Et puis, Jorsquo Eléna avait témoigné à son complice la crainte de voir cette fortune lui échapper, de par la faute de ce godelureau de Guy de Blossac, Carl Warton, avec son froid sourire, l'avait par enchantement calmée, en lui répondant:  
— Lorsque ce petit monsieur viendra par trop dangereux, j'ai un moyen tout simple de nous en débarrasser.  
C'était net, c'était précis, comme tout ce que disait, tout ce que faisait le docteur Warton.  
Celui-ci n'avait pas, d'ailleurs, perdu son temps. Il était devenu l'une des célébrités médicales de Paris, et en

même temps qu'il augmentait considérablement sa clientèle, il savait se créer de hautes, de fructueuses relations.  
D'autre part, les événements, la suite sourde avaient singulièrement aguerri Etienne. Ce n'était pas maintenant la lête devant l'adversité et ne trouvant de refuge que dans la mort.  
L'amour lui avait donné force et courage.  
Elle comprenait parfaitement toutes les finesses de la terrible partie dont elle était l'enjeu; et cette partie, elle voulait à tout prix la gagner.  
Elle avait dix-sept ans, elle avait grandi; sa taille s'était assouplie, tandis que la courbe de ses épaules prenait une adorable ampleur.  
A l'instance de la comtesse et du docteur Warton, elle répondait maintenant par la ruse. Elle se montrait aimable avec Eléna et aussi avec cet excellent docteur.  
Cela s'appelle, en langue de joueur, pêcher en attendant partie.  
Cet état de choses aurait pu traîner jusqu'à la majorité d'Etienne, si démasquant tout d'un coup leurs batteries, Eléna et Carl Warton n'avaient mis subitement le feu aux poudres.  
Un matin, la comtesse et Etienne avaient déjeuné seules; le docteur Warton se fit annoncer, une fois la café servi.

A suivre.

# LA VENGEANCE du Beau Vicaire

par M.-L. Gagneur

XXXIV

La raison de cette amabilité, c'était que le banquier montait ce moment une affaire colossale, et que le nom de Rochemaure-Mortreux représentait une double valeur; car M. Fureaud lui avait dit, en deux mots, la haute considération dont jouissait cette ancienne famille et la grande fortune de l'armal.  
Cependant Jean resta froid devant les avances du banquier.  
On passa dans la salle à manger. C'était le dîner officiel par excellence: vaisselle officielle, linge officiel, cuisine officielle, laquais officiels; on pourrait ajouter: langage officiel.  
Il y avait des députés, des sénateurs, des ministres et des banquiers.  
Comme opinions, c'était une réunion essentiellement électrique. Le tour que prit la conversation, permit

à Jean d'apprécier M. Fureaud. Il existait à Châteaubourg un personnage de l'espèce: c'était l'ambitieux Lépezol, souriant, flagorneur, souple d'échine avec ses supérieurs, bon époux, bon père, bon enfant, du reste, dans l'intimité.  
Ancien bonapartiste, récemment converti à la République, M. Fureaud chantait très haut ses opinions nouvelles. Il montrait une rondeur toute démocratique, affectant même de temps à autre une pointe de vulgarité. On devinait qu'il n'avait qu'un but, qu'une préoccupation; se créer des appuis et surtout des partisans.  
Pour la première fois, Jean se trouvait dans un de ces milieux où se débattaient les affaires du monde, et il éprouva une grande déception au sujet de certaines personnalités qu'il s'était plu à placer sur un piédestal; car il eut bien vite découvert que le scepticisme et l'intérêt personnel remplaçaient chez eux les convictions et le dévouement à la chose publique.  
Au reste, après les sourires plus ou moins gracieux que lui valurent son titre et son nom, on cessa bientôt de s'occuper de lui.  
Mais en revanche, placé entre la grande Thèle et la petite Isaure, il fut, de leur part, l'objet d'une attention des plus flatteuses. Elles le trouvaient excessivement distingué, et réalisaient plus ou moins leurs rêves de pensionnaires. Ce feu dans le regard, cette voix pénétrante, ce nom magnifique, et puis ces grandes espérances

de fortune, c'était là plus qu'il n'en fallait pour les captiver.  
Elles ne lui épargnèrent donc ni les petites simagrèmes ni les poses, de femmes d'esprit au courant des rancœurs mondaines.  
En attendant ces demoiselles de bonne famille parler l'argot des coulisses et du sport, voire même du demi-monde, Jean fut tout d'abord interloqué. Toutefois, comme il n'avait jamais admiré les Agnès qu'on tient sous cloche jusqu'au mariage, il s'habitua vite à ces façons de haut goût, tout à fait inconnues à Châteaubourg, et bien qu'il ne fût point encore initié à la vie du high-life, il sut cependant montrer quelque esprit.  
A partir de cette visite, il remarqua, en effet, un refroidissement très accentué de la part de Mme Fureaud et de ses filles.  
— Eh bien! mon jeune ami, en attendant que nous vous trouvions autre chose, comme j'ai la plus grande estime pour votre caractère, si le cœur vous en dit, je vous attache à mon cabinet, avec le titre de secrétaire particulier. Vos appointements seront minimes au début; mais vous prendrez vos repas à la maison, vous ferez partie de la famille. Dès demain, je vous confierai un travail important, d'après lequel je pourrai juger de votre capacité.  
Le lendemain donc, Jean entra en fonctions.  
Tout alla bien les premiers jours; mais il ne tarda pas à s'apercevoir

que la famille de ce personnage, qui occupait une haute situation dans la République, était des plus cléricales, et que M. Fureaud conservait des attaches avec les réactionnaires, qu'il favorisait en dessous, souvent au détriment des républicains.  
Enfin, il vit un jour un jésuite sortir de la chambre de Mme Fureaud; et il apprit que cette femme, qui exerçait un grand ascendant sur son mari, se confessait à la rue des Postes, et prenait ses inspirations du supérieur de cette maison; et que c'était en un mot, une jésuitesse de robe courte des plus fanatiques.  
Il était donc venu se mettre, pour ainsi dire, dans la gueule du loup.  
A partir de cette visite, il remarqua, en effet, un refroidissement très accentué de la part de Mme Fureaud et de ses filles.  
— Tout à coup, un changement plus étrange encore survint dans les manières de ces dames à son égard. Chaque fois qu'il paraissait inopinément, leur visage exprimait une sorte d'effroi. M. Fureaud lui-même ne semblait plus prendre en aucune considération ses réflexions ni ses rapports.  
— Le sens politique vous manque absolument, lui disait-il, absolument. Vous êtes beaucoup trop cassant, trop exclusif. En ce monde, et surtout à l'époque de transitions, il faut être

opportuniste. L'opportunisme: l'avvenir est là.  
Jean ne répondait pas; mais son front se rembrunissait à de tels discours. Il ne continuait pas moins à rédiger ses rapports selon la stricte équité, selon sa conscience.  
Un jour, Isaure l'arrêta dans l'antichambre.  
— J'ai à vous parler, dit-elle.  
Jean stupéfait, la suivit dans une pièce voisine dont elle ouvrit la porte.  
— Mon père trouve que vous n'êtes pas suffisamment docile, lui dit-elle en substance, et ma mère, que vous n'êtes pas assez pieux.  
Or, j'aurais tant de chagrin si vous deviez nous quitter! Je vous en prie, tâchez de les satisfaire.  
— Merci, mademoiselle, de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner. Croyez que j'en suis profondément touché. Je profiterai de votre bienveillance avec soin.  
Jean avait compris qu'on allait lui signifier son congé. Et lui-même, écorché de cette besogne secrète, en contradiction avec ses opinions et souvent avec l'équité, chercha un prétexte pour reprendre sa liberté.  
Justement, le matin même, il avait été chargé par M. Fureaud d'éplucher le dossier d'un fonctionnaire qu'il s'agissait de destituer pour donner sa place à un légitimiste, ostensiblement appuyé par un sénateur de la droite et secrètement recommandé à Mme Fureaud par son confesseur. Il s'était trouvé fort embarrassé, ne décou-

vrant dans ce dossier aucun grand assez grave pour motiver une révocation.  
Le conseil d'Isaure lui enleva toute hésitation. Il conclut, en se déclarant formellement contre cette mesure, qui serait, ajoutait-il, une révolte injuste.  
Dès que M. Fureaud arriva dans son cabinet, il lui mit sous les yeux son rapport.  
— L'homme d'Etat le feuilleta avec une visible impatience.  
— Ah! ça, mon cher, vous ne m'avez donc pas compris? ou bien il se passe dans votre cerveau quelque chose d'étrange, qui vous fait prendre généralement le contre-pied des ordres que je vous donne, dit-il avec sévérité, presque avec colère. J'ai le regret de vous le rappeler pour la centième fois: le sens politique vous fait absolument défaut.  
— Vous avez raison, monsieur, absolument, et je m'en fais gloire. Jamais je ne comprendrai, et surtout jamais j'admets de pareils compromis avec la justice.  
— Ah! ça, à qui croyez-vous parler? — A un éminent politique, répliqua Jean.  
— Est-ce une raillerie, une épigramme? s'écria le grand homme interloqué de tant d'audace.  
— Prenez-le comme vous voulez, dit Monsieur...  
A suivre.

A suivre.

**AVIS**

Le journal l'Egalité de Roubaix-Tourcoing a l'honneur de prévenir le public que par suite de l'agrandissement des ateliers de l'imprimerie ouvrière et de l'installation de nouvelles machines perfectionnées, les commandes d'impression de toute nature qui lui seront confiées seront exécutées avec la plus grande célérité, avec tous les soins désirables et à des prix les plus avantageux.

Toutes facilités seront accordées pour les règlements.

**FIDIBUS** Insecticide OZEL (boîte à faire brûler)  
La Boîte de 30 : 1 fr.  
**PYRETHRINE** Insecticide OZEL (boîte à transférer)  
La Boîte : 0 fr. 75

Infatigables pour détruire MITE, PUCIERONS, COUSINS, PUNAISES, BLATTES, etc.

Pharmacie OZEL (LILLE)  
60 Rue Esquermoise 60

**BON GÉNIE**

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

**VENTE A CRÉDIT**

Confections pour Hommes, Femmes et Enfants  
VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lingerie, Soieries, Toiles, Chapellerie, Bonneterie, Modes, Bonneterie, Lingerie, Horlogerie, Bijouterie, Poterie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe.

**MOBILIER**

En Versant :		1 fr. par semaine		5 fr. par mois	
5 fr. on a	50 fr. de Marchandises et on paie	1	2	10	10
10	100	2	3	15	15
15	150	3	4	20	20
20	200	4			

Les FONCTIONNAIRES, agent des Postes et Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gendarmes, Douaniers, Employés des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement.

DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES

Maisons de Vente :  
S'adresser : à ROUBAIX, rue du Collège, 163.  
à TOURCOING, rue de Gand, 24.

**PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE ET INDUSTRIELLE**

**Louis JUSTIN**

Rue des Fleurs, 49, ROUBAIX

Reproductions et agrandissements en tous genres  
PORTRAITS DEPUIS 5 francs LA DOUZAINÉ  
DESSINS EN CHEVEUX  
TRAVAIL A BON PRIX SUR DEMANDE

**ALEXANDRE GHIOT**

84, Rue Chapelle-Carette, ROUBAIX

Fournitures pour Barbiers et Coiffeurs  
PARFUMERIE, BROSSERIE  
Gros et Détail

Articles de fêtes, Articles de coiffures, Peignes, Sachets, Savons, etc.

Teintures et Frisures en tous genres

**L'ÉGALITÉ**

DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL SOCIALISTE QUOTIDIEN

ROUBAIX. — 93 Grande-Rue, 93. — ROUBAIX.

Principaux collaborateurs :  
JULES GUESDE, JAURÈS, MILLERAND, BASLY, DES-FONTAINES, DUC-QUERCY, LAFARGUE, MOREAU, ETC.

L'Egalité outre ses nombreux correspondants dans tous les centres importants, non seulement de la région, mais du pays, a un service de correspondances étrangères qui lui permet de donner exactement le nombre socialiste de tous les pays.

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO.

**IMPRIMERIE DU RÉVEIL DU NORD**

28, Rue de Fives, 28, LILLE

TRAVAIL SOIGNÉ --- PRIX MODÉRÉS

Travaux Administratifs et Commerciaux  
Factures, Mandats, Tôtes de Lettres et Enveloppes

Cartes de Visite et de Commerce  
Lettres de Naissance et de Mariage  
Affiches, Circulaires, Prospectus, etc.

**GRANDE CÉLÉRITÉ**

**DEMANDES D'EMPLOI**

Les demandes d'emploi seront, à partir de ce jour, insérées dans l'Egalité de Roubaix-Tourcoing, à raison de 0,50 c. pour une insertion. 0,75 c. pour deux.

**TOUTES LES MALADIES SECRÈTES**

guéries radicalement et sans retour

Le BALSAMUM BOUTILLIER à base purement végétale employé au début des écoulements, en assure la guérison en deux jours et sans danger.

Pour les écoulements et échauffements anciens, gonorrhée, etc., et afin d'éviter les accidents terribles tels que rétrécissements, cystites, maladies de la vessie ne vous servez de l'INJECTION BOUTILLIER qui ne contient aucune base caustique.

Le SIROP DÉPURATIF BOUTILLIER guérit toutes les affections du sang. Il fait disparaître les Dartres, Eczéma, Démangeaison, Rougeurs, etc. Son action bienfaisante s'exerce particulièrement en effaçant toutes traces des maladies infectées (Syphilis et ses accidents).

La meilleure garantie de la valeur de ces produits contre tant d'autres préparations trompeuses est le succès obtenu depuis plus d'un demi-siècle. Se trouvent à la seule Pharmacie

**BOUTILLIER**

24, rue des Suints, LILLE

**LOUIS CATRICE**

93, Grande-Rue, à ROUBAIX

Dépositaire de la

**CHICORÉE DES TRAVAILLEURS**

pour Roubaix et environs

ET DE LA

**Savonnerie des Travailleurs**

**SAVON DU CHAMBARD**  
20 CENTIMES

**SAVON DES TROIS-HUIT**  
40 CENTIMES

Pour le détail: s'adresser aux colporteurs

**CHICORÉE**

ou

**TRAVAILLEUR**

la meilleure et la plus économique

Dépot pour le Nord :  
15, Rue des Robleds  
LILLE

**AU CORSET D'OR**

Corsets sur Mesure  
Elegance et Solidité

**VANDERBEKEN-LOGÉ**

149, rue des Postes  
TOURCOING